

L'INTERPRETATION, le LANGAGE et la question de la VERITE

INTRODUCTION

- **REMARQUES PRELIMINAIRES : doit-on distinguer expliquer et interpréter ?**

Expliquer c'est mettre en évidence un processus causal antécédent. Ex : L'oxygène vient de la réaction entre l'énergie des photons et les chloroplastes des plantes. L'oxygène est le résidu de la nutrition des plantes. (remarque : nous vivons dans, de et par leurs déjections).

Interpréter c'est donner un sens, par exemple à un comportement: une signification et une fin. L'interprétation est souvent conçue comme étant d'ordre intuitif, par opposition à l'explication qui est d'ordre analytique. L'interprétation saisit une unité au sein d'une multiplicité, ce qui fait sens.

Exemple: un tel sourit: il se moque (= signification) pour m'exaspérer (= fin). cela revient à considérer autrui comme un texte écrit qui ne peut, bien entendu, se défendre et qui est à la merci de l'interprétation.

Mais c'est là une distinction artificielle, me semble-t-il. Car dire que Marc se moque de moi (parce qu'il sourit) c'est le dire en vertu de circonstances que nous analysons. Demandez-moi en effet pourquoi je dis qu'il se moque de moi, et je devrai *aussitôt* vous *expliquer* les circonstances qui me permettent d'arriver à cette *conclusion*. **Autrement dit de ce point de vue l'explication n'est que l'exposé d'une interprétation.** Ce sont donc deux concepts complémentaires : ce que l'on explique, c'est notre interprétation de la situation. Ce que l'on interprète, on doit toujours l'expliquer ou tout au moins *pouvoir l'expliquer*, si l'on veut être compris. A défaut, pour qu'autrui comprenne spontanément mon interprétation du sourire de Marc, il faut qu'il puisse à lui-même s'expliquer la situation. L'interprétation fait sens, elle est *pensée*. Penser c'est interpréter, interpréter c'est penser.

- **PREMIERE APPROCHE PROBLEMATIQUE : sur l'interprétation, la parole véritable, la question du langage et la différence entre l'homme et l'animal.**

En tant que pensée elle consiste donc dans une certaine distance avec la réalité sensible : un chercheur interprète les phénomènes observés en vue de construire des lois générales, pour cela il transforme les faits en question (par un protocole expérimental). Un sociologue doit interpréter les données statistiques (sondages) et les témoignages qu'il a recueillis. Ici interpréter signifie « décrypter » ou « traduire » l'observation. Il reste que cela consiste bien à donner du sens, mais un sens construit, élaboré, artificiel. C'est pourquoi il y a un certain glissement dans l'usage du mot « interprétation ». Lorsque quelqu'un vous dit « ceci n'est qu'une interprétation » il entend signifier que ce que vous dites est subjectif ; pour lui interpréter ce n'est pas parler des choses telles qu'elles sont, mais telles que vous les concevez. Dès lors l'interprétation se distinguerait d'une « parole véritable » en « lien direct avec les choses ». Seulement cette parole véritable existe-t-elle ? **Le langage n'est-il pas toujours une certaine distance prise avec les choses qu'il désigne ? Parler, n'est-ce pas toujours, autrement dit, interpréter le réel tout en s'en séparant ? Si pour Descartes le fait de parler est le signe qu'il y a en chacun de nous une pensée qui s'exerce, cette pensée qui interprète le réel du dedans, depuis le siège de son intériorité fait usage d'un ensemble de signes, de mots qui désignent les choses. D'où viennent ces outils de l'interprétation que sont les mots ?**

- **SECONDE APPROCHE PROBLEMATIQUE : Sur les fondements de l'interprétation juste.**

Il reste néanmoins que la parole peut être fautive et, partant, il faut trouver ce qui permet de distinguer l'interprétation juste de l'interprétation fautive. Mais si toute pensée est interprétation, distance par rapport au réel, alors ce n'est pas le réel lui-même qui nous donne **les critères de l'interprétation juste**. Ou du moins il ne suffit pas. La conséquence est d'autant plus problématique que si un fondement *a posteriori* est impossible (parce que nous ne connaissons pas les choses autrement que par l'interprétation) un fondement *a priori* paraîtra tout aussi problématique : comment concevoir une signification première, qui précède ce qui fait qu'il y a sens ? Comment donner du sens à ce qui précéderait le sens lui-même ?

- **TROISIEME APPROCHE PROBLEMATIQUE: sur l'interprétation comme singulière et universelle.**

Enfin, l'interprétation reste toujours le fait d'une conscience singulière, d'un point de vue unique et irremplaçable sur le monde. Comment penser alors la vérité dans ces conditions ? Qu'est-ce qui permet à l'homme de transmettre son savoir s'il est toujours le fruit d'une interprétation singulière ? Autrement dit ce qui est en jeu ici c'est la question des conditions de possibilité d'une union de l'universel et de la particularité subjective de l'individu humain.

1. Pensée, parole et interprétation.

la parole est une pensée, la pensée est toujours une interprétation

Que dit-on quand nous parlons d'interpréter un texte ? Qu'est-ce que dire quelque chose d'un texte ? Assurément redire ce que dit le texte dit déjà ce n'est pas parler, mais répéter bêtement. Parler ce n'est pas simplement prononcer des mots, de même que comprendre un texte ce n'est pas simplement le recopier : la parole est le témoin de notre pensée, c'est elle qui prouve, selon Descartes, qu'autrui existe bien comme sujet pensant.

" Enfin, il n'y a aucune de nos actions extérieures, qui puissent assurer ceux qui les examinent, que notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même, mais qu'il y a aussi en lui une âme qui a des pensées, exceptées les paroles, ou autres signes, faits à propos de ce qui se présente, sans se rapporter à aucune passion. Je dis les paroles ou autres signes, parce que les muets se servent de signes en même façon que nous de la voix ; et que ces signes soient à propos, pour exclure le parler des perroquets sans exclure celui des fous, qui ne laisse pas d'être à propos des sujets qui se présentent, bien qu'il ne suive pas la raison ; et j'ajoute que ces paroles ou signes ne se doivent rapporter à aucune passion, pour exclure non seulement les cris de joie ou de tristesse, et semblables, mais aussi tout ce qui peut être enseigné par artifice aux animaux ; car si on apprend à une pie à dire bonjour à sa maîtresse, lorsqu'elle la voit arriver, ce ne peut être qu'en faisant que la prolotion de cette parole devienne le mouvement de quelqu'une de ses passions ; à savoir, ce sera un mouvement de l'espérance qu'elle a de manger, si l'on a toujours accoutumé de lui donner quelque friandise, lorsqu'elle l'a dit ; et ainsi toutes les choses qu'on fait faire aux chiens, chevaux et aux singes ne sont que des mouvements de leur crainte, de leur espérance, ou de leur joie, en sorte qu'ils les peuvent faire sans pensée. Or, il est, ce me semble, fort remarquable que la parole étant ainsi définie, ne convient qu'à l'homme seul. Car bien que Montaigne et Charron aient dit qu'il y a plus de différence d'homme à homme, que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport à ses passions, et il n'y a point d'homme si imparfait qu'il n'en use ; en sorte que ceux qui sont sourds et muets, inventent des signes particuliers, par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très fort argument, pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont pas de pensées, et non point que les organes leur manquent. Et on ne peut pas dire qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas ; car, comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeraient aussi bien leurs pensées, s'ils en avaient."

Descartes. Lettre au Marquis de Newcastle du 23 novembre 1646.

Parler, par conséquent, c'est communiquer autre chose que nos instincts, besoins ou passions en général. Ce qui fait la différence entre la parole et le simple son du perroquet c'est ce à quoi cette parole renvoie : une pensée, un sens, une signification que je peux partager avec autrui, qu'il peut m'enseigner et que je pourrai enseigner à quelqu'un d'autre.

Si tous les êtres vivants sont en interaction avec leur environnement et les membres de leur espèce, c'est sur la base de leurs instincts : les sons ou les signaux ne servent qu'à faire passer une information brute, une information qui n'a pas besoin d'être... interprétée. Le son est alors un stimulus nerveux, rien d'autre. Il ne porte aucune charge significative, il n'est que fonctionnel.

Nous le voyons, parler c'est faire sens et donc interpréter. De ce fait la parole n'est pas simplement le témoin d'une pensée. Elle est avant tout un espace de liberté dans l'interaction que l'homme a avec le monde.

L'interprétation, autrement dit, ce serait le champ de liberté qu'a l'individu humain à chaque fois qu'il interagit avec le monde : un mot peut avoir plusieurs sens, et chacun est libre d'user des mots selon une détermination particulière. Mais aussi parler c'est toujours appeler l'interprétation de mon semblable : le langage, de ce point de vue est un appel constant à la pensée de mon semblable. Le moindre panneau qui marque « Attention, danger » est déjà un signe plus complexe que n'importe lequel des signaux animaux parce qu'il fait appel à la pensée de l'individu et non seulement à ses réflexes. Tandis que le son qu'émet une loutre lorsqu'elle remarque l'approche d'un prédateur est toujours identique de telle sorte à toujours provoquer la même réaction. L'homme, lui, quand on lui dit « attention, danger » on fait, justement, appel à son attention, à l'exercice d'une pensée, certes courte et rapide, mais d'une pensée malgré tout. Il peut, selon les circonstances, réinterpréter ce panneau. Par exemple il peut estimer qu'un panneau qui annonce une chaussée glissante n'a de sens qu'en temps de pluie.

Interpréter c'est marquer une distance avec la réalité.

Aussi il y a une distance naturelle qui s'opère entre nous et le monde. Et le langage est l'instrument de cette distanciation par différenciation : la réaction aux signaux de la vie animale est immédiate, celles des hommes est

différenciée, selon l'individu et selon les circonstances. Pour le philosophe et biologiste Lamarck, dans *Zoologie Philosophique*, notre cerveau est le fruit d'un lent processus d'évolution du vivant qui tendrait toujours à augmenter sa capacité à temporiser son interaction avec l'environnement. Ainsi si le cytoplasme, organisme unicellulaire, est littéralement traversé par son environnement, il en est donc totalement tributaire : si l'environnement devient trop chaud sa membrane se disloque, de même si, par exemple, la salinité augmente un peu trop. La fourmi est déjà dotée d'un système nerveux qui lui permet d'effectuer des choix simples que l'on sait désormais entrer dans un ordinateur au point de prédire le parcours d'une fourmi donnée en fonction des caractéristiques environnementales. Elle est cependant déjà capable de s'adapter à son environnement. S'il fait trop chaud ou trop froid elle se terre. L'homme, lui, peut, pour un même signe réagir de manières différentes : faire attention à la chaussée, ne pas faire attention à la chaussée glissante. Mais surtout il se désolidarise tellement de son environnement naturel qu'il peut le penser en termes abstraits. La Nature peut être une divinité pour lui. Il peut, enfin, ne prendre aucune décision ou même décider de faire quelque chose qui irait contre son instinct de survie. Il peut même s'exalter à éprouver cette liberté totale en faisant strictement n'importe quoi, par exemple, du rock alternatif. L'instinct chez l'homme ne guide pas sa vie. Ce qui guide sa vie c'est sa pensée, son interprétation du réel, son esprit.

L'interprétation marque-t-elle une différence de nature entre l'homme et l'animal ?

Ce qui fait la différence entre l'homme et l'animal, c'est, avons-nous dit, la pensée en l'homme, et plus particulièrement, dirons-nous désormais, la pensée abstraite : l'homme est capable de transformer la réalité qu'il perçoit pour en comprendre les mécanismes fondamentaux qui eux ne sont pas visibles. Faisant usage de la raison, c'est-à-dire d'un langage cohérent, de phrases complexes, il construit le réel qui est le sien, il ne fait pas qu'interagir avec son environnement comme un écureuil le fait, il fait, constitue, transforme voire détruit cet environnement.

Pour Lamarck, il n'y a qu'une différence de degré entre l'homme et l'animal. Celle-ci corrélative d'une différence de temporisation de l'action. Nous sommes simplement PLUS doués que les animaux pour organiser notre survie.

Pour Descartes, au contraire, il y a, nous l'avons vu dans le texte cité plus haut, une différence de nature entre l'homme et l'animal, du point de vue de la pensée. L'homme a une âme, pas l'animal ou du moins pas d'âme comprise comme faculté de penser. Si l'animal avait une pensée, il nous le dirait.

« (...) comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeraient aussi bien leurs pensées, s'ils en avaient. »

Cependant nous avons vu également que la pensée est la conséquence d'un processus d'évolution du corps animal. Au départ il y a des organismes unicellulaires et petit à petit la nécessité de s'adapter et de survivre le plus longtemps possible a produit la pensée abstraite afin que le sujet soit capable de peser ses décisions et de se bâtir un univers plus favorable : la pensée abstraite permet la médecine.

Ainsi comprise notre capacité d'interpréter, de saisir abstraitement le réel d'après des lois rationnelles, n'aurait d'autre vocation que la survie animale de l'homme : la pensée abstraite ne serait qu'un moyen pour la vie. Il n'y aurait donc qu'une différence de degré entre l'homme et l'animal. Cette conception est d'autant plus séduisante que nous savons désormais que les grands singes (chimpanzés et gorilles) ont une aire de Broca et une très grande proximité génétique avec l'homme. De plus les récentes observations d'une réelle capacité à formuler des phrases chez ces animaux corrobore cette idée.

Toutefois ne nous y trompons pas, cela ne répond pas formellement à la question de savoir s'il y a une différence de nature ou de degré entre l'homme et l'animal. Car que l'homme provient de l'animal et demeure en partie animal ne signifie pas qu'il ne se différencie pas radicalement de l'animal.

Si le chimpanzé est capable de formuler des phrases ce n'est jamais qu'avec un vocabulaire faible. Certes il y a déjà là les prémisses d'une interprétation du réel puisqu'il peut parler d'un sentiment, témoigner d'une affection telle la douleur ou même la peine ou la joie. Mais ceci ne montre qu'une chose : que ce qui nous différencie n'est pas notre capacité à témoigner notre affection ou à ressentir de la joie. La conception de Descartes, de ce point de vue, est toujours valable ; nous nous approprions le réel comme univers spirituel. Même les communautés dites, à tort, *primitives*, se situent dans un univers conçu, représenté et organisé par l'esprit.

Mais il reste alors que Lamarck ne se trompe pas quand il dit montre que le cerveau humain reste le prolongement de l'évolution du vivant : qui irait nier cela ? Il semble que l'on ne puisse donc pas trancher catégoriquement entre une thèse de la différence graduelle et celle de la différence essentielle, de nature.

De ce point de vue la conception hégélienne de l'esprit est le seul moyen de comprendre d'un côté l'enracinement de l'homme dans le vivant et d'un autre côté sa différence de nature avec l'animal : l'homme est

l'animal qui risque sa vie, qui nie l'instinct au nom d'une représentation abstraite, au nom de son interprétation de ce qu'il juge bon ou nuisible, juste et injuste.

Autrement dit l'interprétation abstraite du réel par l'homme n'est pas qu'une fonction biologique, ce n'est pas que la conséquence de l'évolution naturelle. Certes nous pouvons bien reconnaître que l'origine de l'esprit est dans la nature, mais l'origine n'est ni l'essence ni le fondement d'une chose : Le dauphin, à l'origine, était un canidé, ira-t-on dire pour autant que le dauphin est un canidé ? De même, si à l'origine, l'évolution du cerveau humain fut un moyen de sa survie, il n'est plus désormais seulement cela. La pensée et les idées qu'il est capable de produire sont surtout devenues une fin en soi : l'homme peut risquer sa vie pour une idée, c'est-à-dire que l'animalité (l'instinct de survie) vient en dernier lieu dans la hiérarchie de ses priorités lorsqu'il doit agir sur le monde.

L'interprétation est l'espace de la liberté humaine

Aussi si tout ce qui est dit et fait par l'homme est issu d'une interprétation, alors tout ce qui est dit et fait par l'homme n'est jamais *en soi* mais toujours *pour soi*. L'homme n'est pas un corps animal. Il a un corps animal, mais ce qui le définit essentiellement c'est être un JE PENSE et donc un soi qui se considère lui-même. Une conscience de soi douée de raison. L'animal est identique à lui-même et il ne se différencie pas de ceux de son espèce. Il n'est pas individu qui se considère soi-même. Il est ce qu'il est et rien d'autre, il est identique à lui-même, c'est-à-dire *en soi*. L'homme existe pour lui-même, c'est-à-dire que son existence est toute faite de sa pensée qui se comprend elle-même comme un soi : l'homme ne vit pas comme l'animal ou la plante, il vit *pour soi*. C'est pourquoi tout ce que reçoit un individu humain il le fait sien, il s'approprie son environnement comme il s'approprie les connaissances et les mots que lui ont légué ses prédécesseurs.

De cette nature interprétative du langage découle la nécessité pour la pensée d'être librement exprimée : l'homme ne peut pas tolérer l'absence de liberté parce qu'il est pensée et en tant que tel, langage, parole. Et la parole ne peut être simple répétition de ce qui a déjà été dit ou *parlé* par d'autres : la parole libre, authentique, celle qui fait progresser l'esprit humain est la *parole parlante*, celle qui construit une pensée au moment où elle parle, et non celle qui rabâche ce qui a déjà été pensé, l'opinion ou le préjugé, ce que **Merleau Ponty** nomme la *parole parlée*.

Au cœur de la parole il y a la créativité, l'inventivité du monde par l'homme. L'homme vit dans SON monde d'inventions et de choses créées par lui, parce qu'il est doué d'une parole qui s'approprie le monde par l'interprétation.

Faut-il pour autant en conclure qu'il n'y a pas de vérité ? Que toute vérité est soumise à la relativité de l'interprétation de chacun ? Autrement dit le langage est-il arbitraire par rapport à la réalité ?

2. Le langage est-il arbitraire ?

Platon, le Cratyle : le mot est-il une imitation de la chose ?

Thème du dialogue : question de la justesse des noms communs. Les mots sont-ils conformes aux choses qu'ils désignent, et comment le sont-ils ? Comment les mots correspondent-ils aux choses qu'ils désignent ?

Deux thèses vont s'opposer : a) caractère naturel de ce rapport; b) caractère conventionnel

a. Cratyle : "Une juste dénomination existe naturellement pour chacun des êtres" (383a-b).

Présupposé implicite : les mots désignent les choses (et parler est un acte qui concerne les choses).

Mais mieux encore : s'il n'est autre que l'imitation vocale de l'objet imité, son image graphique ou vocale, alors, il imite l'essence des choses. Etant "juste", ie, approprié à la nature de l'objet qu'il désigne, il nous dévoile ce qu'elles sont, nous les font connaître. Les mots sont faits pour nous instruire sur la réalité.

Les onomatopées sont ainsi l'exemple-type du mot (mot dont la prononciation rappelle le son produit par l'être ou la chose qu'il dénote : cf. glouglou; teuf teuf; bang)

Exemples :

-Le r est propre à rendre les sortes de mouvements (426c), le l, les glissements, etc.

-Le mot "nuage" reflèterait, par sa forme, et sa sonorité, le contour vague ou la consistance cotonneuse de la chose correspondante.

D'où grande valeur de l'**étymologie** (etymos : vrai) : la pratiquer ce sera toujours trouver la conformité des mots aux choses auxquelles ils correspondent. Revenir à origine des mots, à leurs racines, ce serait comprendre leur essence.

b. Hermogène : il existe une conformité entre les mots et les choses, mais elle n'est pas naturelle.

Hermès (patron des marchands et des voleurs)

Les noms ou les mots sont des conventions, fondées dans la volonté des sujets individuels. Nous sommes individuellement libres de faire signifier aux mots que nous employons les idées que nous voulons.

Convention : convenir (venir ensemble) : accord officiel passé entre les hommes (je décrète que le mot "chaise"...); institution; pas naturel

Fondement commun de ces deux conceptions : les mots sont conformes aux choses, et les désignent de manière pertinente, judicieuse. C'est seulement sur la nature de cette conformité qu'ils ne s'entendent pas. Pour Cratyle la conformité est naturelle, pour Hermès elle est conventionnelle.

Seulement la position naturaliste, celle qui consiste à dire que les mots sont conformes aux choses est plus séduisante du point de vue de la question de la vérité : si les mots sont conformes aux choses, alors tout langage bon est vrai et nous avons là un critère de vérité. Il suffit de faire un bon usage du langage pour dire la vérité sur les choses.

La primauté du lien signifié-référent sur le signifiant et la question de la vérité.

Toutefois cela rend impossible l'existence de plusieurs langues. Or il existe plusieurs langues. Le rapport entre langage et réalité ne peut être dans le signe lui-même mais dans son signifié. **C'est donc sur les conditions de l'interprétation du réel qu'il faut s'interroger**, c'est-à-dire sur le sens que l'on met derrière les mots et les phrases, et non sur le langage lui-même pris isolément, indépendamment de toute interprétation.

Maintenant si toute parole est une convention de signes pour l'interprétation, alors la parole est un exercice essentiellement libre : l'interprétation est le fait d'un être *pour soi* du sujet. Chacun s'approprie le réel. Néanmoins le langage est un socle commun de significations préétablies qui permettent un accord entre les hommes.

→ **Qu'est-ce que la vérité ? Quel est ce socle commun de l'interprétation qui nous garantit la possibilité de se comprendre et de connaître ?** Aristote : c'est l'accord entre le concept (le signifié) et la chose. Le concept est une re-présentation de la chose, une image mentale de la chose et non la chose elle-même. Donc la vérité sur les choses ne peut que consister dans l'accord entre la re-présentation et la chose telle qu'elle est. Il y a donc une primauté du lien entre le signifié et le référent qui garantit la véracité du langage qui se tient à cette règle : le langage rationnel est celui qui justement cherche toujours à accorder la logique générale à l'observation concrète.

Seulement la réalité sensible est diverse, tandis que le concept est homogène. C'est pourquoi **l'accord entre le sens d'un concept et la réalité sensible est souvent difficile à trouver**. Notre esprit a besoin de classer le réel et d'y découvrir des lois générales afin d'agir sur ce réel. L'homme, pour Aristote, est un animal politique doué de raison : c'est en tant qu'il raisonne et cherche à comprendre le réel sous des concepts et lois générales qu'il peut exister politiquement : cela veut dire que l'homme **doit développer des compétences pratiques**. Seulement la pratique est contingente, variable, diverse alors que la raison est universelle et nécessaire. Autrement dit toute vérité sur les choses n'est que générale : ainsi si je dis que tous les mammifères sont dotés de cinq sens, je buterai sur une exception : la taupe.

En ce qui concerne la vie politique la contingence est plus importante : parce que chaque homme délibère librement, interprète la réalité de son point de vue singulier toute loi générale est soumise à cette contingence et, partant, le réel serait irréductibles à nos interprétations rationnelles. Toutefois la communauté politique a besoin de cohésion et d'harmonisation des comportements pour demeurer stable : chacun ne peut pas en faire qu'à sa tête. L'ennui, nous dit Aristote, c'est qu'en matière de politique on ne peut pas espérer harmoniser tous les comportements, il faut faire avec la diversité des points de vues et des interprétations. Toutefois on ne peut pas non plus éviter de bâtir des lois communes, dont la marge d'interprétation doit être la plus restreinte possible. Mais si la loi est trop rigide elle butera toujours sur des exceptions qui la rendront inapplicable.

→ Exemple Don Quichotte, Cervantès, Ch. LII (51)

Toute rationalisation du réel n'est-elle alors qu'une trahison de la réalité des choses ? Si oui il semble alors que l'interprétation n'ait aucun terrain universel commun : il semble qu'une loi n'est jamais applicable pour tous universellement et qu'un concept ne soit jamais que la forme abstraite des choses : aussi l'on devrait pouvoir dire, tel *Protagoras* dans le *Théétète* de Platon, que « *L'homme est la mesure de toute chose* ».

3. Interprétation, vérité et liberté.

A chacun sa vérité ?

De fait nous avons une liberté, celle de l'interprétation, car toute interprétation est singulière. Autrement dit nul ne peut être inquiet de penser librement parce qu'il en va de la nature fondamentale de notre esprit d'être toujours un point de vue singulier sur le monde.

Mais alors est-ce que la liberté de penser c'est celle de dire tout et n'importe quoi ? Y a-t-il un *sens commun* de la pensée ? Si oui et si parler c'est donner du sens moyennant une certaine interprétation, alors il existerait un sens et une vérité fondamentaux qui précèdent toute parole, sans quoi comment nous comprendrions-nous ?

Platon dans le *Théétète* élabore un dialogue entre Socrate et Théétète qui reprend la thèse de Protagoras : « *L'homme est la mesure de toute chose* »

Il ne peut pas y avoir de vérité universelle parce que toute vérité est le fruit de l'interprétation d'un individu isolé qui a un point de vue que nul ne peut avoir à sa place : Nul ne pourra voir les choses du même point de vue que moi, parce que personne ne peut être à ma place au même moment que moi. De même pour l'histoire individuelle de chacun. Il y a une singularité irréductible de l'interprétation. Toute interprétation est singulière. Il n'y a donc aucune vérité universelle.

Seulement Socrate aura tôt fait d'opposer aux arguments de Protagoras, la contradiction suivante : Dire qu'il n'y a pas de vérité universelle c'est prétendre énoncer là une vérité universelle. Le relativisme ne peut pas résister à cet argument. De ce point de vue la Raison est totalitaire : elle ne tolère aucune échappatoire à l'universalité. Même celui qui refuse toute forme de discours cohérent, prétend là défendre une valeur juste et se retrouvera bien embêté quand on lui demande *pourquoi* il défend une telle position : il sera soit obligé de se taire, soit obligé de s'expliquer... de façon cohérente.

Pourquoi ? Parce qu'il doit se faire comprendre. Autrement dit l'interprétation du réel si elle est bien le fruit d'une liberté de l'homme par rapport au monde cela ne veut pas dire qu'elle est arbitraire et sans règles.

Mais alors s'il y a des règles qui précèdent toute interprétation, il faut reconnaître qu'il y aurait une signification première. Or nous pensons jusqu'ici que l'interprétation c'est ce qui fait le sens, ce qui fait que nous donnons du sens au monde. En même temps nous sommes obligés d'admettre qu'il ne pourrait y avoir de transmission du savoir ni de connaissance universelle sans un *sens commun* sur lequel tous peuvent s'accorder.

Comment penser l'interprétation comme condition de possibilité de toute signification si, pour cela, il faut toutefois penser l'existence d'une signification, d'un ensemble de règles et de principes qui précèdent toute interprétation ?

De plus la conséquence de ces règles et principes qui garantissent à l'interprétation de n'être pas faussée, permet de penser la possibilité d'une mauvaise interprétation du réel. Autrement dit l'homme compris comme sujet pensant n'aurait pas le choix de ses interprétations. Et s'il n'y a pas de choix, quelle liberté a-t-on ?

Texte 2 : Spinoza : La liberté au sens large est une illusion liée à un rapport restreint à la causalité naturelle.

« Mais descendons aux choses créées qui sont toutes déterminées à exister et à agir d'une certaine façon déterminée. Pour rendre cela clair et intelligible, concevons une chose très simple: une pierre par exemple reçoit d'une cause extérieure qui la pousse, une certaine quantité de mouvement et, l'impulsion de la cause extérieure venant à cesser, elle continuera à se mouvoir nécessairement. Cette persistance de la pierre dans son mouvement est une contrainte, non parce qu'elle est nécessaire, mais parce qu'elle doit être définie par l'impulsion d'une cause extérieure. Et ce qui est vrai de la pierre il faut l'entendre de toute chose singulière, quelle que soit la complexité qu'il vous plaise de lui attribuer, si nombreuses que puissent être ses aptitudes, parce que toute chose singulière est nécessairement déterminée par une cause extérieure à exister et à agir d'une certaine manière déterminée.

Concevez maintenant, si vous voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de

son effort seulement et qu'elle n'est en aucune façon indifférente, croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévère dans son mouvement que parce qu'elle le veut. Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent. »

B. SPINOZA, Lettre à Schuller

Texte 3 : Spinoza : La liberté conçue comme liberté civile (liberté d'interprétation)

« La faculté qu'a l'âme de porter des jugements peut aussi tomber sous le droit d'autrui, en tant qu'un homme peut être trompé par un autre homme. D'où il suit que l'âme n'est entièrement sa maîtresse que lorsqu'elle est capable d'user de la droite raison. Il y a plus, comme la puissance humaine ne doit pas tant se mesurer à la vigueur du corps qu'à la force de l'âme, il en résulte que ceux-là s'appartiennent le plus à eux-mêmes qui possèdent au plus haut degré la raison et sont le plus conduits par elle. **Et par conséquent je dis que l'homme est parfaitement libre en tant qu'il est conduit par la raison** ; car alors il est déterminé à agir en vertu de causes qui s'expliquent d'une façon adéquate par sa seule nature, bien que d'ailleurs ces causes le déterminent nécessairement. La liberté, en effet, (comme je l'ai montré à l'article 7 du présent chapitre), la liberté n'ôte pas la nécessité d'agir, elle la pose. »

Spinoza, Traité Théologico Politique, Article 11

Autrement dit la liberté, pour Spinoza, n'est que civile. Il n'y a pas de liberté autre que celle d'exercer librement la raison. Mais la raison en elle-même ne tolère aucune licence d'interprétation. Il n'y a qu'un ordre juste et bon, qu'une seule interprétation possible et valable du réel : l'interprétation cohérente, rationnelle.

Toutefois cette conception est réductrice car l'interprétation est toujours le fait d'un individu singulier. Certes les lois de la raison sont formelles et strictes, mais alors où sont-elles ? En effet, si chaque point de vue est singulier elles ne sont pas en nous, puisqu'elles sont universelles. Ensuite elles ne peuvent pas être dans les choses elles-mêmes, puisque nous n'y avons pas accès, puisque toute pensée du réel est une interprétation du réel.

L'interprétation peut-elle être singulière tout en restant cohérente ?

Les règles du solfège sont rationnelles, mathématiques, universelles. Pourtant aucune symphonie n'est identique. Toute composition est l'expression singulière d'une personne singulière, irremplaçable. De plus l'œuvre ainsi écrite ne rendra jamais le même effet selon l'interprète qui la jouera.

En même temps ce qui fera la différence entre une interprétation et une autre de la même symphonie tiendra à très peu de choses : rien n'est modifié dans l'écriture de l'œuvre. Le tempo pourra varier, les ralentis, les tension/détente, les fins de cadence, les nuances pourront être exagérées ou atténuées. Toutefois l'œuvre reste identique à elle-même sur le papier. Sa structure est inchangée.

Aussi l'œuvre n'est jamais entendue deux fois de la même manière. De ce fait l'on peut dire que l'interprétation doit aussi s'entendre comme transcription singulière.

Pour autant ce n'est pas parce que l'interprétation est singulière qu'elle doit être inaudible : il n'y a pas d'interprétation sans compréhension par autrui de cette interprétation. Ce que j'interprète autrui doit pouvoir le reconnaître, l'entendre bref, l'interpréter à son tour. **C'est pourquoi l'on dira ici que l'interprétation doit avoir un référent commun pour exister.** Ce référent c'est, en l'occurrence la symphonie telle qu'elle est écrite sur le papier.

Nous remarquerons aisément qu'il en va ainsi dans l'ordre de la connaissance des phénomènes. Lorsque je dis « tout chat est un félin » j'interprète la chose perçue et nommée « chat » comme appartenant et se définissant sous la catégorie de la « félinité ». Cette catégorie est elle-même une interprétation de la ressemblance de certains animaux sur la base de caractéristiques communes : vélocité, miaulement, dentition, musculature etc. .

Donc ce qui précède l'interprétation et qui crée la possibilité d'un sens commun reste le fait que nous sommes face à une seule réalité, une réalité commune. Toutefois la diversité des interprétations possibles de cette réalité c'est aussi la diversité des configurations possible de cette réalité : nous pouvons concevoir la lumière tout aussi bien comme un phénomène corpusculaire ou comme une longueur d'onde. De même l'on peut concevoir la pensée humaine comme un moyen pour la survie : c'est cohérent, rien ne permet de dire que c'est faux. Toutefois cela n'empêche pas cette conception ne contient toute interprétation possible du même phénomène : il est tout aussi cohérent de dire que la pensée abstraite est en soi une fin puisque l'homme est capable de se tuer au nom d'une idée.

Autrement dit l'interprétation du réel, si elle est bien soumise à la souveraineté des règles générales de la cohérence, de la raison en nous, toutefois la raison n'impose jamais une seule interprétation des faits. Il y a toujours plusieurs points de vues cohérents possibles sur un même fait.

Cependant est-ce que cela signifie que la raison tolérerait la contradiction ? L'erreur serait de croire que deux théories distinctes pour un même phénomène seraient forcément contradictoires. La réalité est diverse et, pour ce faire, la raison, qui procède par unification de la diversité, a trouvé le moyen d'appréhender la diversité sensible en permettant qu'un discours rationnel puisse se juxtaposer à un autre sans pour autant considérer le précédent comme faux.

De plus il faut considérer que la raison dont nous parlons est celle de l'homme comme *exercice de la raison*. Cet exercice, nous dit Hegel, se fait à travers l'histoire c'est-à-dire à travers la confrontation des idéologies et des passions de l'homme. La raison s'exprime à chaque fois qu'un homme prétend que sa morale est universelle. Même si son interprétation de l'universalité est faussée par ses intérêts particuliers, toujours est-il que cet homme *veut déjà* la raison et se *revendique déjà* de la raison. La raison en l'homme n'est jamais achevée, elle se réalise dialectiquement dans l'histoire. C'est pourquoi deux points de vues rationnels peuvent être différents, voire opposés, mais ce n'est qu'en apparence. Ainsi désormais nous savons que le photon est à la fois une particule et une onde énergétique, parce qu'à ce niveau d'observation on ne peut plus distinguer nettement matière et énergie.

Aussi l'interprétation reste le fait de la raison. Tout discours rationnel est une interprétation rigoureuse de la réalité, mais non moins d'un point de vue particulier, celui d'une époque, d'un stade de l'histoire donné : Il aura fallu attendre la mécanique quantique pour comprendre comment on pouvait avoir deux modèles distincts mais vrais tous deux sur ce phénomène qu'est la lumière.

Des fondements de l'interprétation comme connaissance du monde.

Mais alors il reste à comprendre comment il se peut trouver des règles rationnelles qui précèderaient l'interprétation si on admet que rationaliser c'est toujours interpréter. Les principes de la raison, tels que Kant les définit dans la CRP, sont *a priori* et transcendants. Nous les appliquons *a priori* aux phénomènes : la causalité, la nécessité, l'universalité sont des principes du raisonnement et, en tant que tels il n'y a pas d'interprétation cohérente possible sans eux. Mais alors comment peuvent-ils eux-mêmes faire l'objet d'une interprétation ? Qu'est-ce qui fonde la validité de ces principes ?

Si la raison est toujours *en exercice dans l'histoire* alors elle n'est jamais achevée, elle est toujours quelque chose qui *se réalise*. Seulement cette réalisation se fait sur la base d'un principe : l'universalité.

La raison recherche l'universel, c'est-à-dire la vérité en soi et pour soi, la vérité qui est à la fois valable *de mon point de vue (pour soi)* mais aussi *du point de vue de tout autre (en soi)*.

La raison cherche cela dans la morale : définir une morale valable pour tout homme et trouver les conditions pour sa réalisation concrète dans la loi de l'Etat. Elle cherche cela également dans la connaissance de la nature.

Aussi elle ne peut trouver son principe ailleurs qu'en elle-même. L'universel est une catégorie formelle de la raison, posée *a priori* et, en ce sens, elle est la source souveraine de toute interprétation valable du réel.

En même temps *dans cet exercice même* la raison n'accède pas à l'universel *en soi* mais toujours à l'universel *pour soi* : c'est-à-dire à des vérités valables d'un certain point de vue. Par exemple la théorie de la gravitation universelle sera toujours vraie, mais elle n'est pas une théorie permettant d'expliquer tous les mouvements de tous les corps célestes. Ainsi elle ne permet pas d'expliquer l'avance du périhélie de Mercure. Donc l'universalité concrète, celle que nous trouvons par nos interprétations rationnelles du moment, est toujours une universalité partielle. La théorie de Newton ce n'est jamais qu'une certaine interprétation de la réalité qui doit être complétée par une autre : relativité générale.

Qu'est-ce qui permet à la raison de chercher au delà du *pour soi* ? Au delà de tout point de vue partiel et, donc, au delà de toute interprétation ? Alors même que la raison est toujours une expression temporelle de la vérité, elle recherche des vérités intemporelles.

Ce qu'il faut noter c'est que sans cet horizon la raison ne s'exercerait pas : il n'y a pas d'interprétation rationnelle du réel sans croire que le réel obéirait à une logique implacable, absolue, indépendante de tout point de vue humain.

C'est pourquoi nous pouvons conclure, avec Kant, qu'il n'y a pas d'autre point de vue que le notre bien que ce point de vue, pour rester cohérent, doit croire dans une universalité absolue. La foi, autrement dit, est indispensable pour la raison : il faut accorder un *credo* à l'idée d'une totalité ordonnée du monde pour commencer à connaître le monde d'une manière cohérente. Rien ne nous garantit que le monde est rationnel, mais nous ne pouvons pas le concevoir autrement pour le connaître et le comprendre. De même nous ne pouvons pas rejeter l'universalité de l'obligation morale si l'on ne veut pas devenir des monstres sanguinaires : il faut

avoir foi dans l'idée d'un Bien souverain si l'on veut être libres : c'est-à-dire autonomes, non soumis à un ordre tyrannique de l'égoïsme. L'interprétation en ce sens est toujours singulière, mais elle doit se rapporter à l'universalité pour être ce qu'elle est : quelque chose qui fait sens, qui a du sens. Sans cela les hommes ne se comprendraient pas et vivraient comme des bêtes. L'interprétation, pour finir, c'est donc la plus parfaite union entre l'universel et le particulier.